Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

WYDAWNICTWO UMCS

ANNALES
UNIVERSITATIS MARIAE CURIE-SKŁODOWSKA
LUBLIN – POLONIA

VOL. X SECTIO N 2025

ISSN: 2451-0491 • e-ISSN: 2543-9340 • CC-BY 4.0 • DOI: 10.17951/en.2025.10.81-94

Races, maladies et malaises sociaux : quand la différence stigmatise. Lecture comparative de « Saint Monsieur Baly » de Williams Sassine et « Je suis quelqu'un » d'Aminata Aidara

Race, Disease, and Social Disorders – When Difference Stigmatizes: A Comparative Reading of "Saint Monsieur Baly" by Williams Sassine and "I Am Someone" by Aminata Aidara

Rasy, choroby i dyskomfort społeczny – kiedy różnica stygmatyzuje. Lektura porównawcza „Świętego Monsieur Baly'ego" Williamsa Sassine'a i „Jestem kimś" Aminata Aidary

Alioune Willane

Université Gaston Berger de Saint-Louis. Département de français
Saint-Louis, Senegal
alioune.wilane@ugb.edu.sn
https://orcid.org/0009-0001-7289-730X

Abstract. Narrative-verbal fiction, in its development, often mobilizes resources borrowed from reality. From then on, it naturally bears the mark of the clichés, prejudices, and stereotypes of its world. Beyond that, it allows, thanks to the distribution of characters, to analyze the logic of construction and transmission of received ideas about races or diseases, but above all, questions the relationships between a standardized group and another type of group. The aim of analyzing two works from different geographical spaces was to show that modalities of marginalization can

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

differ from one context to another, but they mobilize the same classificatory resources. The study revealed, above all, the incoherence of the discourses on which they are based.

Keywords: race; illness; exclusion; text; society; belief

Abstrakt. Fikcja narracyjno-werbalna w swoim rozwoju często mobilizuje zasoby zapożyczone z rzeczywistości. Odtąd w naturalny sposób nosi piętno klisz, uprzedzeń i stereotypów swojego świata. Poza tym dzięki rozkładowi znaków pozwala analizować logikę konstrukcji i przekazu przyjętych wyobrażeń na temat ras czy chorób, ale przede wszystkim kwestionuje relacje pomiędzy grupą standaryzowaną a innym typem grupy. Celem analizy dwóch prac z różnych przestrzeni geograficznych było pokazanie, że modalności marginalizacji mogą różnić się w zależności od kontekstu, ale mobilizują te same zasoby klasyfikacyjne. Badanie pozwoliło ukazać przede wszystkim całą niespójność dyskursów, na których się opierają.

Słowa kluczowe: rasa; choroba; wykluczenie; tekst; społeczeństwo; przekonanie

Résumé. La fiction narrativo-verbale, dans son élaboration, mobilise souvent des ressources empruntées au réel. Dès lors, il porte naturellement la marque des clichés, des préjugés et des stéréotypes de son monde. Au-delà, il permet, grâce à la distribution des personnages, d'analyser les logiques de construction et de transmission des idées reçues sur les races, sur la lèpre, mais surtout questionne les relations entre le groupe normé et le type différent. A travers deux ouvrages d'espaces géographiques différents, il s'est agi de montrer que les modalités de marginalisation peuvent différer d'un contexte à l'autre, mais mobilisent les mêmes ressources classificatoires. Cette analyse a surtout permis de montrer toute l'incohérence des discours qui les fondent.

Mots-clés : race ; maladie ; exclusion ; texte ; société ; croyance

INTRODUCTION

Dans le champ social, la typification du sujet grâce à ses caractéristiques primordiales, procède souvent d'une volonté tacite de classification et d'organisation des individus partageant un même espace vital (Amselle 1999). En effet, le groupe, souvent caractérisé par l'hétérogénéité et la conflictualité des relations entre ses membres, cultive, avec des normes, un idéal d'équité tandis que paradoxalement l'imaginaire qui sous-tend généralement la relation entre ses membres implique l'existence d'un centre de référence face à des périphéries dynamiques (Rifaterre 1979). Ainsi, l'individu qui y évolue pris comme sujet singulier n'a pas une valeur absolue, il est sous ce rapport un actant (Genette 1972) qui se définit par sa race, sa culture, sa religion mais surtout par rapport à ce qu'Aristote appelle « espace intermédiaire ».

Donc, à l'évidence, le rejet de l'autre, la marginalité l'exclusion sous toutes leurs formes sont présentés comme des faits sociaux du quotidien ; mais aussi des sujets de productions artistiques, de réflexion philosophique et de

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

questionnements sur l'homme dans ses diverses interactions avec son prochain. C'est pourquoi, l'exclusion des malades et le rejet du type différent sont souvent vus comme des maux ou des malaises qui remettent en question la capacité chez l'homme à atteindre cet idéal des communautés humaines : le principe de l'isonomie[1]. Le problème ainsi présenté fait souvent le lit de nombre de textes littéraires espaces expérimentaux de réflexions sur des questions liées au racisme, à l'ethnicité et à l'exclusion liée aux maladies. C'est en partant de cette logique que nous proposons de relire dans une démarche comparée *Saint Monsieur Baly* de Williams Sassine (1973 ; ci-après dénommée « SMB ») et *Je suis quelqu'un* d'Aminata Aidara (2018 ; ci-après dénommée « JSQ ») en formulant la problématique suivante : comment en fonction des espaces, la fiction narrative permet d'appréhender les logiques de construction et de fonctionnement des stéréotypes ? Au-delà, il s'agira aussi de voir en appliquant des concepts sociocritiques (Duchet 1974), par quels moyens la représentation fictive met en évidence le paradoxe saisissant entre le corps proscrit et l'humanité qui se cache dans son discours. Pour cela, dans la cadre de cet article, nous analyserons les logiques d'une poétique de l'exclusion avant de montrer que la mise en perspective (Kundera 1986) des exclus révèle chez eux une humanité qui leur est souvent contestée.

LES LOGIQUES DE L'EXCLUSION

Si le réel ne se déroule qu'une fois (Génette 1991), l'existence du cadre de la fiction est un champ de possibilités qui permet de prolonger la réalité, de la questionner, de l'altérer en permettant souvent d'analyser les phénomènes qui y existent. Entre autres maux de la condition humaine, il y a les phénomènes de l'exclusion et de la marginalité que l'on peut investir suivant des logiques qui leur sont spécifiques. Plus qu'un témoignage placide, l'espace littéraire offre un terrain expérimental des phénomènes sociaux. On peut dire d'emblée que dans le cas de l'exclusion, le comportement résulte d'un ensemble de perceptions tributaires de plusieurs logiques. Il s'agit entre autres de la culture, d'une idéologie ou encore de l'éducation.

L'écriture en se réappropriant la question pour aborder ses manifestations amenuise la distance entre l'espace réel et l'univers fictionnel. Il s'agit d'un « Seuil à double sens, tourné à la fois vers la parole du monde et vers la parole du texte » (Lungo 2003 : 14). Ce procédé permet d'observer par exemple comment à partir du faciès l'on parvient à proposer des classifications internes au genre humain.

[1] Isonomie : principe romain signifiant égalité entre des sujets d'un même espace appelé civitas.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

1. Du corps au facies

Dans la représentation des actants d'un récit, les stéréotypes constituent souvent un mécanisme insidieux de catégorisation. Comme dans le champ social, l'individu est plus une image de lui-même (Pageaux 1989) qu'un sujet à part. En parcourant *Je suis quelqu'un* d'Aidara et *Saint Monsieur Baly* de Sassine, le récit renseigne sur les invariants d'une poétique spécifique. En effet, la distribution des personnages mobilise un lexique qui affuble d'un masque les personnages présentés comme les victimes. C'est une modalité de narration qui « exige lui aussi une microlecture inspirée » (Duchet 1994) par laquelle l'auteur disparait et expose à son lecteur les clichés qui font le lit des mentalités dans les sociétés humaines. Il faut dire que dans le roman d'Aidara, le prétexte choisi aborde l'espace périphérique de la Métropole à travers un discours porté par une écrivaine originaire d'Afrique et évoluant en France. Les sujets qui y sont abordés diffèrent des thèmes de la littérature exotique ou négro africaine. C'est un univers décentré représentant une catégorie humaine évoluant sur une terre d'adoption (la France) avec des référentiels culturels importés (cultures africaines). Le deuxième ouvrage de l'auteur Sassine choisit un espace africain fortement marqué par la colonisation mais qui interroge le rapport des peuples à la maladie en racontant l'odyssée d'un ancien instituteur parvenu à la sainteté grâce à des actes de charité. Nous voyons donc qu'en lisant les deux textes, la différence et l'infirmité constituent les prétextes à une écriture des logiques qui préforment et définissent le fonctionnement de l'exclusion et de la marginalité. Construits en amont ou en aval, il est possible de voir d'emblée que les stéréotypes, pour la plupart du temps, sont un mécanisme subtil de rejet de l'autre suivant des opinions subjectives.

En effet, sous la plume de Sassine, toute la trame narrative évolue comme une tragédie, celle de la vie de François. Jadis riche homme d'affaires, la lèpre a achevé de le présenter comme monstre anonyme dont l'image est accolée à un sobriquet assez significatif « François l'homme-pourri ». Estelle, pour sa part, est une figure métisse dont le destin est associé à l'errance des identités ghettoïsée de la plupart des villes occidentales. Le récit, part ainsi d'un réel et permet une analyse anthropologique sur les nouvelles dynamiques de constitution des communautés fortement influencée par les flux transnationaux. Tous les deux textes, sont bâtis sur un registre souvent descriptif grâce auquel le corps suffit à exprimer les troubles internes affectant un monde déchiré par des antagonismes. Le terme qui transparaît le plus souvent dans la catégorisation des espaces de la narration, c'est « la phobie » (Memmi 1982).

Suivant les deux ouvrages, on voit clairement que si la différence fait peur, la lèpre indispose par ce qu'elle offre une image de la difformité. En fait, Estelle

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

est décrite avec une coiffure peut ordinaire « des rastas », elle vit dans la rue, travaille au noir et refuse toute forme d'assimilation. Ce corps charrie ainsi dans sa représentation toute la tragédie de l'histoire de son peuple. Dès lors, ce qui perceptible, c'est la phobie parce que la terre d'accueil n'a pas seulement peur de la différence mais de la menace que constitue cette altérité si affirmée : « Je suis un oiseau poisson d'Afrique arrivé, par erreur, en France. J'aurais pu finir en Espagne, ou en Italie » (JSQ : 67). L'on passe ainsi du faciès à toutes les idées reçues qui leur sont accolées. Il est reproché à ce corps, objet politique, cette affirmation de soi ou de sa culture somme toute perçue comme posture réfractaire. Cette singularité du faciès signifie, selon cette logique, culpabilité. Dans la scène de la représentation de sa mère, Estelle donne la parole à des enfants lycéens. Cela permet d'apprécier la précocité dans l'installation des clichés surtout vis-à-vis des communautés étrangères en France. Penda, sa mère travaille comme technicienne de surface depuis des années en France mais peine à parler un bon français. Elle préfère plutôt sa langue maternelle, son « bassari » d'origine. Cet épisode permet de poser la question du fonctionnement des civilisations de moule. C'est comme si en refusant d'adopter la langue de sa terre d'accueil, elle consacre un marquage exclusif que l'on ne peut dépasser que par l'intégration. L'innocence du discours du lycéen se voyant futur candidat à la Présidence de la République est assez révélatrice des relations entre le centre de référence et les périphéries : « Et sur l'immigration ? – Alors… Les Etrangers pourront venir en France mais ils auront que quatre mois pour apprendre à parler français, lire et écrire. Autrement, ils seront renvoyés chez eux » (JSQ : 32). Cette réponse, somme toute innocente, traduit une mentalité figée dans la relation avec les étrangers.

Dans une perspective similaire, le roman de Sassine établit plus clairement cette association simpliste entre le corps malade et la place dans le champ social. En effet, François, le lépreux permet à l'auteur de montrer que le corps malade charrie, selon les idées reçues, le mal de l'âme qu'il enveloppe. Selon cette perception, la maladie est comme une réalité « karmique » qui, par le faciès, prolonge toute la déchéance de l'être. C'est dire donc que la maladie n'existe pas, elle est la résultante d'une purgation des vices de l'âme. Tout au début, l'auteur donne la parole à Fodé personnage central dans la quête de François et lui fait dire : « Si c'est vrai que Dieu existe et qu'Il est juste, qu'une longue série de malheurs te rendent la vie insupportable » (SMB : 14) et Quand la lèpre frappe François voici les propos qu'il prononce :

> Alors toi mon Dieu, toi au nom de qui je pratiquais le bien, tu m'as abandonné et tu pris son parti : ma femme et mon enfant moururent peu après de simples

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

> maux de têtes ; tu m'as donné la lèpre, regarde mes mains et pieds, et ma face : je suis tellement pourri que je ne sens plus ma propre odeur. (SMB : 15)

Cette scène de dialogue entre deux sujets, l'un aux antipodes de l'autre, permet de saisir tout le sens du discours affublant mais surtout cet effort de construction de sa cohérence. La diabolisation se construit donc comme discours somme toute logique. Mais ce type de stéréotype se caractérise par une justification qui devient pertinente en convoquant un être suprême. Il y a ici l'évocation de plusieurs éléments d'une *sémiosis* sociale réaffirmant que le rejet du lépreux émane d'une condamnation divine. C'est pourquoi François, dans sa révolte contre Dieu, choisit le suicide comme acte ultime et blasphématoire. Mais, à l'article de la mort, malgré son suicide avorté, la parole des gens qui viennent recueillir ses restes réaffirme cette sentence définitive pour son univers: « C'était le pauvre François… Un grand pécheur, pour tomber si bas ; je n'ai pas eu le courage de regarder son morceau de jambe sectionné » (SMB : 23). En d'autres termes, cette communauté agit en développant des opinions qui stigmatisent par la convocation d'une justification souvent fallacieuse mais adossée à des principes qu'on ne discute pas.

Par ailleurs, Aidara traduit l'exclusion des figures de la différence en les expliquant comme le malaise d'une civilisation incapable d'assumer sa pluralité. En présentant Estelle comme une figure hybride, l'écrivaine reprend des clichés empruntés à une société française où le marquage sociale éprouve les idéaux qui la fondent. Ce sont les paradoxes d'un monde qui sont traduits dans la scène de sa rencontre avec son père. Lui, Blanc, elle métisse, deux univers qui dialoguent à travers deux corps étrangers l'un à l'autre. C'est le malaise du décentrement qui décrit l'héroïne. Elle cherche à intégrer un monde qui lui rappelle sans cesse la singularité de son faciès. Parce que, hors de son chez soi, l'individu est forcément un étranger même vis-à-vis de son propre père. « Depuis son arrivée en France, quinze ans auparavant, les nuits se sont vidées de leurs rêves et sur la carte de sa vie il n'y a plus de trace de l'endroit où elle se trouve « perdue » la seule information » (JSQ : 14).

C'est la déconstruction des théories de Kundera sur la relation entre le sujet et son centre. Le personnage est exclu. Au-delà de son faciès, la toponymie procède à une classification des sujets. Les références au Ghetto, aux squats, aux lofts dessine les contours d'un monde caractérisé par la promiscuité, l'insécurité et la précarité. L'espace prolonge ainsi le corps rejeté qui se définit ainsi par son univers et ses activités. L'étranger y est vu comme une image figée justifiant des comportements réfractaires : « Le comportements des Africains et des Afro descendants, affirme d'eux qu'ils ne savent pas garder la richesse. Qu'ils ont besoin

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

de faire circuler leurs biens pour se sentir faire partie du monde » (JSQ : 23) ce type de discours relevant de jugements figés est une forme d'essentialisation association simpliste entre la race, les origines et l'activité ou les habitudes : « Je suis noir et ingénieur, ne le dites pas à mon voisin, il me prend pour un éboueur » disait Gaston Kelman (2003 : 21). C'est parce que le stéréotype fonctionne avec l'existence de plusieurs référents. L'activité est une composante de cette construction. Ce qui est remarquable dans la distribution des personnages. En effet, la narratrice présente la mère d'Estelle en ces mots : « Quelque part à Clichy, une femme lave le sol d'une salle d'informatique. Cette femme s'appelle Penda (…) quand Penda ferme les yeux, dans ce genre de moment, elle s'imagine à l'intérieur d'un zoo dénoncé pour maltraitance » (JSQ : 23).

Sassine, pour sa part, au-delà de la caricature des métiers subalternes, reprend les propos d'un colonisateur et associe l'intelligence de certains Noirs aux bienfaits de la colonisation. C'est un processus de sublimation d'une minorité dont la finalité est de caricaturer la culture précoloniale. « N'oubliez jamais, monsieur Bally tout ce que vous devez à la France, elle a fait de vous un phare ; votre esprit et votre peau n'ont plus la même couleur » (SMB : 42). L'idée d'un primitivisme avilissant conduit ici le personnage Blanc à refuser au type Noir sa capacité à construire une rationalité sans l'intervention d'un maître Blanc. Essentialisme absolu, la race est associée à une indigence psychique. Dans le cas de la maladie, l'argument est autre mais la logique reste la même. La maladie est perçue selon Sassine comme la cause première de toutes les calamités.

Le lépreux dans le champ charrie le vice. Il est même inscrit au bas de l'échelle de l'humanité parmi les infirmes. Ces derniers le discriminent. Ce qui permet à l'auteur d'exagérer à dessein les malheurs de François, affichant ainsi le regard de la société sur ses malades. « Un petit aveugle, m'a tapé avec sa canne en disant que, depuis mon arrivée dans cette ville, personne n'avait plus pitié d'eux : « c'est vrai qu'à côté d'eux nous sommes normaux » dit-il » (SMB : 78) dira-t-il.

On peut aussi noter sous la plume d'Aidara, la reprise d'une perception essentialiste qui prolonge l'identité dans l'espace d'évolution de la victime. Au-delà, il lui est attribué des caractéristiques expressions affirmées de son identité. Le ghetto y est perçu comme un espace de revendications, une niche de contestation donnant la parole à des sujets qui sont soit dans la propension à l'angélisme, soit dans l'affirmation excessive d'une identité singulière. Le choix de la focalisation zéro permet à la narratrice d'exprimer le regard d'Eric, un type Blanc sur les Noirs ou les Métisses : « Et qu'il (Eric un ami Blanc) arrête aussi de ma regarder comme la représentante d'une communauté diasporique. Comme si dans mon teint et mes cheveux étaient inscrites une colère et une revendication qui me transcendent » (JSQ : 97). Cette distribution de l'espace oppose deux mondes, celui des identités

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

importées et celui des Français. Bien qu'il soit public, il est décrit comme un univers clos qui ne permet pas à l'étranger de s'intégrer. Le regard qui est posé sur lui l'identifie comme un dépositaire d'autres valeurs souvent étranges.

L'exemple des scènes de discrimination dans les transports publics permet de rendre avec réalisme les réalités d'un espace concurrentiel : « Moi je fais partie des gens (…) qui bouffent des falafels au cinéma et courent vers des métros qui ne les attendent pas » (JSQ : 63) dira Estelle qui semble définir la place que lui confère sa communauté. Les stéréotypes dessinent ainsi des lignes imaginaires dont le but est de dissuader de toute transgression. La menace ici est un mécanisme de marginalisation qui fonctionne comme une prison sociale. La peur du rejet maintient les membres dans cette moule faite de prénotions et de compromis. Toute idée de mixophilie est prohibée. Les communautés placent leur référence autour de leur centre et considèrent l'altérité comme une menace. L'interculturalité est présentée comme un idéal mais surtout une menace pour l'identité. Cette conviction est rendue de manière explicite par le récit des péripéties du mariage des parents d'Estelle. « Tu sais quand mes parents se sont mariés, mes grands-parents français ont arrêtés de parler à papa. Ils ne voulaient pas de ma mère. Les Sénégalais, par contre ont accueilli mon père à bras ouvert dans leurs chateaux-taudis » (JSQ : 87). Il est clair que les récits, fonctionnent comme des relais de transmission des réalités de leur monde. Ainsi, le jugement, le mépris, l'exclusion ou encore la marginalité ne sont que des formes de manifestations des stéréotypes entendus comme des constructions simplifiant le regard sur le sujet comme pour dire : le faciès est lié aux comportements

2. De la culpabilité collective

Le jugement stéréotypé est souvent une affirmation globalisante. Il ne fait pas une catégorisation distinctive. Le sujet existe comme le prolongement des qualités mais aussi des vices de son groupe. « Vous les Africains vous êtes extraordinaires mais incompréhensibles » (JSQ : 79). Cette formule identifie le personnage comme un résultat d'une insertion psycho-sociale qui aboutit à faire de lui une image. C'est pourquoi, abusivement, sont formulées des expressions comme « vous les Blancs », « vous les Noirs », etc., cela sans donner aucune possibilité à l'individu d'exister par soi-même.

Dans le cas de François, le lépreux, même s'il a vécu comme un homme respectable dans sa communauté, le fait de tomber malade de la lèpre le fait tomber dans la disgrâce car il intègre une nouvelle communauté. Ce n'est pas lui-même qui est rejeté mais la symbolique de sa maladie qui signifie déchéance morale et malédiction divine. Tous les lépreux semble-t-il ont le même destin,

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

la proscription. On perçoit ici deux malaises, l'échec des religions importées mais aussi des communautés dans leur rapport à la maladie. Sont héritées des convictions antiques qui affligent le sujet perçu comme anormal : « Tous mes concitoyens, du plus petit au plus grand, fuient à ma vue en se signant, ceux qui osent m'approcher me crachent dessus ou me jettent la pierre. Alors c'est ça, ta justice. Tu t'es trompé sur mon compte. Je ne suis pas Job » (SMB : 15). C'est pourquoi, le lépreux remet en question la toute-puissance de Dieu en célébrant la mort comme alternative au mépris : « Ces morceaux de chair que tu as créés, mon Dieu pour me faire souffrir, je les ferai sortir… je te raconterai tout là-haut et tu comprendras…je suis fatigué… » (SMB : 18). Et il ajoute : « Et qu'avez-vous récolté de vos prières d'hier ? Vous ne voudrez certainement pas m'écouter, parce que vous avez peur de perdre la foi et de souffrir dans la solitude de vos petites angoisses… vous avez peur de la vérité, de constater l'incompétence de ce Dieu étranger » (SMB : 155).

Pour exprimer le caractère impersonnel des stéréotypes essentialistes, Estelle donne l'exemple du regard de jeunes Françaises sur des filles de l'Est. C'est un jugement figé qui peut être laudateur ou caricatural. L'individu porte sur lui les qualités de sa communauté. C'est comme si on lui refusait la possibilité d'exister avec des caractéristiques qui lui sont propres. Dans cette scène, la beauté même devient un défaut. Dans la description, c'est comme s'il y avait dans cette image quelque chose de maléfique. Le tableau est plus un portrait satirique qu'une simple description :

> Les jeunes prometteurs, avec leur humour des sûrs de soi. Pour les belles jambes enveloppées dans les collants à maille. Et l'écharpe en plume, rose comme le vernis. Ils rient de son accent. De l'élégance de son allure et du chignon bas, telle une danseuse de danse classique. Il faut la teindre de ridicule… (JSQ : 66)

En vérité, il se dessine un symbole invisible d'une civilisation de marges. La variété, c'est la typologie des marges. De la maladie à la race, sont opposées les normes et les différences. Chaque groupe, en réalité, n'est qu'une image où sont regroupées des références. Elles peuvent être positives ou négatives. Mais dans leur fonctionnement, elles inscrivent le sujet dans un cercle concentrique sans lui donner la possibilité de changer de catégorie. Seulement dans le cas de la maladie, le cloisonnement s'efface et l'individu tombe en disgrâce ; d'où la confession d'Estelle :

> En vérité, je suis quelqu'un qui se sent piégé par la plupart des bourgeois Blancs Français. Même si je me force toujours à ne pas voir la *color-line*, ni la *money-line*,

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

> à les annuler d'un clignement des yeux, je soupçonne la symbolique sociale de notre union ; lui aisé mais au tempérament modeste, moi indigente mais grosse voix, lui franco-français, moi saluant mes aïeuls. (ibidem : 97)

C'est comme si ce monde vous oblige à chercher constamment une place dans un univers où vivre signifie nourrir un complexe de légitimité. C'est une culture de la norme qui s'impose à tous les membres. Le drame est surtout accentué chez les personnages métisses que la couleur inscrit à la marge mais que les origines peinent à intégrer : « C'est comme si ce voyage au Sénégal m'avait fait découvrir que j'étais aussi Africain. C'est pour cela que je devrai me cultiver pour faire face aux insultes racistes et tout ça » (ibidem : 115) disait Estelle.

Le drame évoqué souligne le malaise d'une communauté que la polyphonie permet d'exprimer. Les victimes sont souvent des voix neutres auxquelles se substitue Estelle. La narration fragmentée met en évidence par « continuum sémiotique » (Falardeau 1914 : 152) une fraternité dans la marginalité. Sur le plan poétique, il s'agit d'un « je » éclaté fonctionnant comme un récit de filiation. Le destin de Penda sa mère, de Mansour, permet de faire l'inventaire des différentes formes de stéréotypes au sujet d'une même race, celle noire. C'est un journal romancé de plusieurs étrangers aux destins similaires, tous frappés de décentrement : « Je suis quelqu'un qui a fait siens des souvenirs qui ne lui appartiennent pas. Petite, je suis une sorte de passoire. Une espèce traversée par toutes les confidences et les purges possibles (…) un jour, ici à Paris, je commence un écrit intitulé « le journal de la perdition » (JSQ : 82).

QUAND LES OMBRES PRENNENT LA PAROLE

En lisant les deux romans, la particularité dans l'écriture, c'est la distance entre narrateur et actants. En leur donnant la pleine mesure de leur discours, le récit leur permet de se raconter. Ce principe fonctionne comme pour surprendre le lecteur qui est choqué par le faciès hideux par opposition à la clairvoyance dans les prises de parole des victimes.

1. Parler pour exister

Les romans ont permis de proposer une alternative au mépris. Les discours qui émanent des victimes surprennent le lecteur mais surtout permettent de traduire comment les victimes appréhendent et réagissent face au rejet. Les relents contestataires sont pour l'auteur un moyen de souligner l'incongruité du jugement clivant. En effet, le vice dans les stéréotypes, c'est de parvenir subtilement à convaincre sa

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

victime qu'il appartient à la classe que lui assignent ses bourreaux. C'est pourquoi, il s'agit dans les deux textes de mettre en évidence l'écart qui existe entre le corps que l'on voit et la parole que l'on entend grâce à « les fantômes que l'œuvre élimine pour se construire » selon Stéphane Vachon (2009 : 41).

Si l'image cherche à diaboliser le sujet en l'associant à l'inhumain, chaque prise de parole trahit une humanité insoupçonnée. Estelle reprend les argumentaires racialistes pour en révéler toute la conjecture mais surtout l'incohérence : « Je suis quelqu'un qui a rencontré pas mal de raciste. (…) » ta cousine et toi vous êtes de race négroïde. Pourquoi voudrais-tu le nier ? Il n'y a rien de mal à cela ! Je revois alors la fatigue de certains dans la revendication d'une identité humaine « » (JSQ : 64). Le ton ici est ironique car il s'agit de mettre en texte l'irrationalité dans les constructions sociales discriminatoires.

Sassine, pour sa part, convoque le registre du sacré. En donnant la parole aux lépreux, il est question de formuler une parole réfractaire en réaction à la diabolisation. Cette démarche permet de saisir grâce au récit toute la justification fallacieuse dans cet effort de validation des préjugés. François démontre dans son discours que la maladie n'est ni une malédiction ni l'expression d'un courroux divin. Le discours stéréotypé instrumentalise la foi pour susciter une adhésion collective. C'est pourquoi, il en appelle au retour à soi, aux valeurs traditionnelles. Ce qu'il appelle nouvelle prophétie : « Papa, recommençons tout en nous plaçant sous la protection des esprits de nos ancêtres ; ils nous aideront, si nous savons nous y prendre par des offrandes de réconciliation » (SMB : 160). C'est une caricature des religions importées, qui n'ont pas réussi à réconcilier le genre humain mais ont plutôt servi de justification au rejet de l'autre. Le lépreux professe l'échec de cet idéal. Car pour lui, la lèpre n'est plus une maladie sur son corps mais un mal sur son monde incapable de tolérer ses infirmes et ses sujets malades. Si la religion est une manifestion ultime de l'humanité mais aussi de la civilisation, elle échoue dans tous les espaces où on assiste aux survivances des clichés et des préjugés fondés sur la différence.

On sent sous la plume de Sassine une inversion de la perspective car le discours, dans une métaphysique païenne, déconstruit les logiques des stéréotypes. De la même manière, en donnant la parole à Estelle, Aidara aborde la même question mais sous un angle différent. La religion est présentée dans une association simpliste entre le sujet et l'espace. Les univers décrits sont empreints d'une certaine indigence. Et pourtant ce sont dans ces endroits qu'il y a de fidèles. C'est la mise en texte d'un cliché bien occidental ou des sociétés modernes. Ainsi, l'écriture les récits deviennent des « cadres interprétatifs de la vie individuelle et de la vie sociale » (Robin 2009 : 397). Ainsi, suivant ces narrations, croire est assimilé à de l'indigence psychique. C'est pourquoi, sur un humoristique, elle fait dire à son personnage Estelle *:*

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

> Là-bas tout le monde me demandait pourquoi je ne priais pas, comment je comptais me sentir enveloppé par le regard bienveillant de Dieu si je ne lui adressais jamais la parole. Tu fais comme Estelle ? Si j'étais très pauvre, malade désespéré pour mes proches et pour moi-même, qui sait peut-être que je prierais. (JSQ : 100)

Il y a donc l'affirmation d'une pureté naturelle sans doute héritée des cultures sénégalaises. En effet, il existe une valeur transculturelle que l'on retrouve dans la plupart des groupes ethniques au Sénégal. C'est la pudeur. L'expressivité est assimilée à de la faiblesse. Il faut abhorrer la honte et l'ostentation. C'est la rupture d'avec des idées reçues selon lesquelles le corps des Negresses, les formes généreuses sont des atouts de la nature qui les prédispose au jeu de la sexualité. C'est pourquoi, la prise de parole est ici symbolique parce qu'elle fait refuser à la femme de paraître comme « un sac à plaisir ». C'est d'ailleurs le sens de la révolte d'Estelle : « Qu'il (Eric) cesse de me considérer comme un parfum d'ailleurs avec lequel colorer sa vie morne, trop blanche et grise nécessiteuse d'un arc en ciel qui porte mon nom » (JSQ : 97).

Si Estelle réclame le droit d'être vue juste comme normale, la figure de François célèbre l'humanité. Dans sa perception, le mépris de toute minorité est aussi blâmable que la sublimation d'un groupe humain sur d'autres. C'est pourquoi, il utilise une métaphore de la poussière. « Ce grain de poussière… ça donne une terrible responsabilité de se sentir indispensable, et un grand bonheur que de se voir ainsi contribuer à l'harmonie du monde » (SMB : 201). Une image saisissante qui traduit l'abject des stéréotypes car tout être humain est à un niveau précis de sa contribution à l'humanité.

2. Le registre du paradoxe

Les deux romans sont écrits dans le même style. La parole est aux victimes. C'est pour parler comme Mikhail Bakhtine (1978) un dialogisme inversé où les victimes racontent de leurs repères le fonctionnement des préjugés. Ils traduisent tout le vice du regard discriminant, qui n'a pas souvent besoin d'être vrai. Toutefois, il requiert des qualités comme la permanence, les conditions de transmission et surtout un aspect classificatoire. C'est un discours immuable qui ne donne à sa victime aucune possibilité de s'émanciper. Les personnages supplantent les narrateurs non seulement pour se raconter mais aussi pour afficher toute la fantasmagorie des discours qui entretiennent les clichés. Ce que Tibor Mende (1954) appelle « orage » renvoie à cette tragédie des peuples multiculturels sans capacité d'assumer cette pluralité.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

Au contraire, ils la subissent, créant ainsi des drames nourris et entretenus par des clichés. Les prises de paroles des victimes sont des mises en perspective qui les transforment en actant fonctionnel rappelant ainsi tout le sens de la vie et de l'humain : « Chaque homme, même le plus pourri, renferme en lui une lumière que l'épaisseur des circonstances, du milieu, des préjugés, des superstitions cache » (SMB : 201). À travers ces morts de François « l'homme pourri », la parole illuminée contraste avec le corps hideux qui est exposé. Cette forme de représentation déconstruit toutes les constructions sociales au sujet des personnages proscrits. Loin de s'affliger d'un angélisme méprisant, les victimes se donnent les moyens d'exister pour se réapproprier leur humanité niée.

C'est l'image offerte par Estelle. Son quartier est la rue. Un espace ouvert qui s'oppose à la cité normée où vivent des fils d'immigrés, des métisses. À l'image du quartier « panier » (Le Clézio 1980), la rue est présentée comme un espace qui décrit des personnages exclus liés par la fraternité dans la marginalité. Leurs discours sont préformés par les opinions policées des stéréotypes de leur monde. Ils sont construits sur des idéaux altermondialistes dans une totale remise en question des politiques publiques, des stratégies d'insertion ou d'assimilation. C'est pourquoi, les victimes développent d'autres valeurs de leur univers : « Je suis quelqu'un qui a connu beaucoup de cités, mais encore plus de foyers et d'associations d'insertion sociale parce que au fond je suis quelqu'un qui se propose toujours pour trouver un gîte et un couvert aux nouveaux arrivés » (JSQ : 107).

Il y a comme une négation du système stato-centré et de la norme par la philosophie d'une identité dynamique et contestation de la référence. Sous la plume des auteurs, ce qui est blâmable c'est la perception du sujet en tant que type modèle autour duquel, il s'agit de penser l'altérité. Refuser l'ordre selon Estelle, ce n'est pas initier une déconstruction des normes nécessaires à des sociétés civilisées, mais refuser de penser l'autre à partir du soi. C'est là la faiblesse de ce qu'elle appelle pacte social :

> Je veux aussi être reconnue comme quelqu'un qui a décidé de ne pas donner la main au moment de sceller le pacte. Le pacte social (…) Ma vie a avancé à force de négations (…) c'est en continuant à dire Non que maintenant je peux dire Oui, un Oui plein et conscient (…) une parole de moi. (JSQ : 147)

CONCLUSION

Dans cette analyse, il a été question de montrer comment les poétiques de ces deux romans ont permis d'étudier les logiques de fonctionnement des stéréotypes dans la plupart des sociétés humaines. Le prétexte dans les œuvres part

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 28/11/2026 05:33:33

du regard des communautés sur les races différentes, les étrangers et sur ce que Mende appelle Maladie « karmique » pour poser la problématique de la relation entre le moi et cette altérité dynamique et multiforme. Cette confrontation des textes a permis de montrer les stéréotypes relèvent de perception qui allie culpabilité et souvent innocence. Les sociolectes qui les expriment peuvent partir d'un jugement fallacieux ou parfois d'une sublimation excessive. À partir de ce moment, le couple antinomique bourreau/victime ne fonctionne plus parce que chaque personnage, en fonction d'un repère, est susceptible d'émettre un cliché ou de contribuer à sa diffusion. Il est clair donc qu'en fonction des logiques figée, les stéréotypes fonctionnent comme des registres opératoires pouvant inscrire à la marge un lépreux, un aveugle, un étranger ou encore une identité différente. Les catégories sont fluctuantes mais les mécanismes demeurent identiques.

BIBLIOGRAPHIE

Aidara, A. (2013). *Je suis quelqu'un*. Paris : Gallimard.
Amselle, J.L. (1999). *Logiques métisses de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris : Payot.
Bakhtine, M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.
Duchet, C. (1974). *Le réel et le texte*. Paris: Armand Colin.
Duchet, C. (1994). Sociocritique et génétique : entretien avec Anne Herschberg Pierrot et Jacques Neefs. *Genesis*, (6), 117–127. DOI : 10.3406/item.1994.982.
Falardeau, J.-C. (1914). *Imaginaire social et littérature*. Montréal : Hurtubise HMH.
Genette, G. (1972). *Figure III*. Paris : Seuil.
Genette, G. (1991). *Fiction et diction*. Paris : Seuil.
Kelman, G. (2003). *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*. Paris : Max Milo.
Le Clézio, J.M.G. (1980). *Désert*. Paris : Gallimard.
Kundera, M. (1986). *L'art du roman*. Paris : Gallimard.
Memmi, A. (1982). *Le racisme : description, définition, traitement*. Paris : Gallimard.
Mende, T. (1954). *L'inde devant l'orage*. Paris : Seuil.
Lungo, A. del (2003). *L'incipit romanesque. Texte traduit de l'italien, revu et remanié par l'auteur*. Paris : Seuil.
Pageaux, D.H. (1989). De l'imagerie culturelle à l'imaginaire. Dans : P. Brunel, Y. Chevrel (dir.), *Précis de littérature comparée* (pp. 133–161). Paris : PUF. DOI : 10.3917/puf.brune.1989.01.0133.
Rifaterre, M. (1979). *La production du texte*. Paris : Seuil.
Robin, R. (2009). *Mégapolis. Les derniers pas du flâneur*. Paris : Stock.
Sassine, W. (1973). *Saint Monsieur Baly*. Paris : PA.
Vachon, S. (2009). Perspectives en génétique balzacienne. Dans : K. Matsuzawa (dir.), *Balzac, Flaubert. La genèse de l'œuvre et la question de l'interprétation* (pp. 35–45). Nagoya : Nagoya University.